

Although Dr. Sheppard is not excessively concerned with the Revolution, that is inevitably the climax of his study, and his chapter on it shows very clearly how much is gained if the event is encountered as it occurred to men rich in knowledge of their own communal experience. Significantly, the Revolution came to, not from, Lourmarin; and while it had economic repercussions — the *seigneur*, long a respected absentee landlord, retained his lands but became the principal taxpayer — it would seem to have evoked a predominantly political response. Nor was this by any means immature: when the council of the village welcomed the decisions of August 1789, the so-called “abolition of feudalism”, it was not the end of noble privileges that they applauded most, but rather “the sacrifice that our deputies have made of the dangerous privilege which isolated this province from the rest of France. To be called a Frenchman is the first and most beneficial of all national rights . . .” Further, if later events (which are, unfortunately, examined only up to 1794) suggest that the men of Lourmarin lacked any “deep political or ideological commitments”, they certainly show that these same men were, as Dr. Sheppard also says, well experienced in the art of adapting their policies to meet new political realities.

Ultimately Dr. Sheppard leaves the eighteenth century with keen regret. Concluding that the effects of the Revolution in Lourmarin were “short-lived and superficial”, he rather inconsistently implies that by the turn of the century the communal life which he appreciates so well had already begun to deteriorate. Towards the end of his researches he is indeed sadly conscious that in Lourmarin a new type of individualism was bringing greater harshness towards the poor and the unfortunate, and that the persistent encroachment of administration by the state was reducing a flourishing local government to a mere piece of machinery. Such sombre thoughts, inseparable perhaps from village studies of this period, nevertheless ensure that Dr. Sheppard’s readable and scholarly work remains as stimulating at its end as it is from its beginning. The perpetual question of who exactly had the right to cut wood on the slopes of the Luberon Mountain necessarily remains a far cry from Rousseau and Robespierre: but *Lourmarin in the Eighteenth Century* is still a significant contribution to our understanding of both the Revolution and its background.

Michael John SYDENHAM,  
Carleton University.

\* \* \*

GÉRARD BOUCHARD. — *Le village immobile : Sennely-en-Sologne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1972, 386 pp. *Collection civilisations et mentalités* dirigée par P. ARIÈS et R. MANDROU.

La monographie régionale ou locale constitue dans le contexte actuel un des principaux moyens de faire progresser la recherche historique. En projetant de larges perspectives sur un terrain restreint mais bien choisi, l'historien peut pousser davantage l'analyse en profondeur, vérifier la validité de certains schémas généraux, les nuancer au besoin, et dégager des phéno-

mènes de portée générale. Le *village immobile* de Gérard Bouchard, historien et sociologue, appartient à cette catégorie de travaux qui justifient pleinement ce rôle de la monographie dans une stratégie de la recherche. Conçu comme une entreprise globale à la frontière de plusieurs disciplines, ce type d'histoire fait réellement émerger, comme se le propose l'auteur, « la vie d'une communauté villageoise » et « un visage: celui du paysan solognot dans sa communauté d'Ancien Régime ». L'auteur a donc sélectionné un village de taille moyenne, situé au centre d'une région, loin des grandes voies de passage et échappant à l'emprise de la ville. Sennely non seulement n'avait pas connu l'agitation protestante mais toutes traces de splendeur passée, réelle ou supposée, avaient disparu. Dans quelle mesure, le cas de Sennely est-il représentatif de la Sologne ou même de la France rurale ? Sur ce point, Gérard Bouchard procède par nuances.

L'immobilisme de Sennely est d'abord inscrit dans les conditions physiques et biologiques de son existence. Contrairement à la plupart des communes françaises où l'Ancien Régime démographique prend fin vers 1750 ou 1760, Sennely reste démographiquement stationnaire pendant tout le siècle. Cette stagnation de la population a un rapport direct avec les conditions géographiques. Un sol pauvre et humide, comme celui de toute la Sologne, oblige à couvrir le pays d'étangs — une quarantaine pour Sennely, — ce qui permet la pratique de l'élevage et une certaine activité agricole. Ce sol ingrat, peu productif, exige pratiquement un régime de grande propriété. D'autre part un climat malsain, propice à la diffusion des fièvres et des épidémies, encourage une mortalité élevée. Un tiers des nouveaux-nés meurt avant d'avoir atteint l'âge d'un an, tandis que les deux tiers ne parviennent pas à l'âge adulte. La mortalité, au lieu de prendre la forme d'explosions violentes et périodiques, a plutôt celle d'une surmortalité répartie plus ou moins également sur l'ensemble de la période. En réalité, si les crises démographiques sont moins impressionnantes qu'ailleurs, c'est que l'économie n'est pas sous la dépendance dominante du froment. Au contraire la pauvreté n'empêche pas une certaine diversité des ressources qui finalement sert l'habitant en temps de crise. La forte natalité, l'émigration compensée en partie par l'immigration, et la forte mortalité soutenue sont les principales données de cette stagnation démographique. Ici les chiffres sont moins importants que les problèmes qu'ils soulèvent. L'analyse des conditions du logement, du vêtement et de l'alimentation permet à l'auteur de tracer un portrait physique du paysan. « Enfants et adultes portaient les signes spécifiques de la malnutrition: gros ventre, langueur, troubles de la dentition, retards de croissance, etc. Organismes affaiblis sans aucun doute, constamment maintenus à la limite de la résistance et que la moindre affection jetait dans la maladie. Là, un équipement médical et sanitaire insuffisant, dominé par un chirurgien incapable, en faisait la proie du charlatan et des superstitions. »

En réalité, la société à Sennely n'est pas seulement une société de paysans anémiques, mais elle comporte une certaine diversité qui apparaît à l'étude du régime agraire. La concentration de la propriété foncière,

amorcée au XVI<sup>e</sup> siècle, s'est traduite par la dépossession des paysans au profit des bourgeois, des nobles et des clercs. Ceux-ci n'exploitent d'ailleurs pas leurs terres eux-mêmes et ils les confient à des métayers et des fermiers. Quant à la paysannerie, elle se prolétarise. La reconversion de l'agriculture autour de l'élevage ne stimule même pas la croissance de la production des grains. Un outillage et des techniques médiocres donnent lieu à des rendements très bas. Les propriétaires de terres font des profits mais les producteurs sont dans l'ensemble déficitaires. G. Bouchard cite un texte qui en dit long sur la misère qui règne dans cette région: « Le dedans de la Sologne ne recueille à peine en trois années de quoi nourrir les habitants une année. » L'émigration des jeunes et la rareté de la main-d'œuvre deviennent des traits du paysage social. Cette misère jointe à l'inégalité des destins aurait pu susciter une agitation sociale et politique.

G. Bouchard, par son analyse de la stratification sociale, montre une société rigidement hiérarchisée et recelant, tant du point de vue du statut que de la fortune, de profondes disparités. Des tensions existent, mais aucun mouvement qui remette en question la structure sociale, ne se dessine: « il régnait, dit-il, une insouciance collective de la hiérarchie et des privilèges faite d'une soumission acquise et passée dans la tradition. » Dans le contexte du temps, une telle acceptation invite bien sûr à rechercher les solidarités durables qui fondent cette communauté rurale. L'émiettement de la seigneurie et la faiblesse de la famille liée à la courte durée des mariages, au départ des jeunes et à l'absence d'enracinement à la terre, et l'inexistence d'écoles empêchent ces institutions de jouer leur rôle de ciment communautaire. L'assemblée des habitants aurait pu assumer cette fonction, même se donner des objectifs politiques. En fait elle s'intéresse surtout aux affaires de la fabrique. Au contraire, la communauté villageoise, affirme l'auteur, trouve sa cohésion dans la « culture: c'est-à-dire, en l'occurrence, essentiellement les croyances religieuses et les comportements qu'elles suscitaient ».

Cette culture religieuse, faite de croyances et de symboles, se définit « en marge de l'Église, et souvent à l'encontre ». C'est pourquoi le prier, un étranger cultivé et susceptible pour cette raison d'être qualifié de « huguenot » par les fidèles, définit les habitants de Sennely comme des païens baptisés. C'est cette religion populaire que Gérard Bouchard explore sous ses multiples facettes: pratique religieuse, piété et dévotions, croyances et superstitions, mœurs, prestige et conflits, sentiment et autorité religieuse. La conclusion qui en ressort semble convaincante: « Une pratique réfractaire à toute codification, une croyance qui ne se laissait pas enfermer dans un credo, une moralité peu soucieuse de commandements, tels étaient bien les traits de la religion paysanne. Comment n'y pas voir une volonté, de la part des villageois, de faire de la vie spirituelle et de ses manifestations un lieu autonome, fondement privilégié de la vie collective, à l'ombre et à l'encontre des hiérarchies officielles, des contraintes extérieures, et comme à l'insu des pouvoirs établis. En ce sens, l'univers religieux se donnait bien comme l'unique support d'une véritable solidarité communautaire. »

Le livre de Gérard est un livre à lire par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire sociale. Il est un livre à travailler par tous ceux qui veulent pratiquer la monographie régionale et locale. Du point de vue méthode, le modèle est irréprochable.

Fernand OUELLET,  
*Carleton University.*